

gnement si renommé des Lordat, des Delpech et des Lallemand. Il y trouva encore vivant le souvenir de son grand-oncle, qui avait rempli pendant plusieurs années les fonctions de secrétaire de M. de la Mure.

Pendant son internat, il s'attacha aux travaux et à la personne d'un maître vénéré, M. le baron de Polinière, avec lequel il conserva plus tard des rapports suivis. M. de Polinière travaillait alors à son *Traité des émissions sanguines*. Le jeune élève mit à la disposition du professeur son ardeur pour l'étude et lui fournit une foule d'observations dont l'auteur eut la modestie et la loyauté de reconnaître ouvertement le mérite et l'importance, par une note qui fut pour le maître un acte de gratitude, pour l'élève un doux et précieux encouragement.

A Lyon il avait eu pour ami Beau, le savant et malheureux médecin de la Charité, que son caractère et son talent appelaient à une chaire de la Faculté, mais qui en fut éloigné par une influence que nous ne pouvons qualifier.

Un autre ami, fut Ribes, qui professa, non sans gloire, à la Faculté de Montpellier. Ce fut dans cette ville que, le 6 décembre 1828, Viry passa une thèse brillante, sous ce titre : *Considérations historiques, philosophiques et critiques sur cette question* : « Quelle peut être l'application de la théorie à l'art de guérir, considérée dans ses véritables fondements ? » Le doyen de l'Ecole, Lordat, était assisté des professeurs Lallemand, Anglada, Caizergues, Delmas et autres que nous ne pouvons rappeler. Le succès du jeune docteur fut si grand, qu'en outre des félicitations qu'il lui adressa, Lordat lui fit les avances les plus flatteuses pour l'attacher à l'Ecole. C'était pour Viry la gloire et la fortune. Tout autre eût hésité, mais la voix austère du devoir